

Il avait accompli son devoir, en révélant la vérité à Annette ; mais les contre-révélation d'Annette changeaient complètement la situation.

Le devoir, à présent, c'était d'arracher la jeune fille à ce milieu infâme, d'unir leurs deux destinées marquées du même sceau, et, sans accepter une portion quelconque d'une fortune qu'ils repoussaient tous les deux, d'aller, au loin, faire souche d'honnêtes gens.

Lorsqu'il était rentré chez sa mère, cette dernière, avec une angoisse indicible et mille précautions, avait raconté à Gaston la visite de son père, et lui avait exposé ses propositions, fait connaître son plan.

Ce récit avait achevé de dissiper chez le jeune homme les derniers doutes, s'il avait pu en garder.

—Annette avait raison, pensa-t-il. Elle m'a dit :

« Les paroles de ton père prouvent qu'il y a entente avec le duc, et qu'ils ont trouvé quelque moyen d'assurer notre mariage. »

Les propositions de Clermont arrivaient si juste à point, répondaient si bien aux prévisions de Mme de Kandos, qu'il n'y avait plus à hésiter.

—J'accepte ! dit-il à Mme Lapierre stupéfaite, et, en même temps, avouons-le, heureuse de cette brusque résolution, qui correspondait aux secrets desirs de sa faiblesse maternelle.

—Le voilà sauvé, et il ne pleurera plus !

Ce fut là son premier sentiment, celui qui domina tous les autres.

—Chère mère, ajouta Gaston, ne m'interroge pas ! ne cherche pas à savoir les motifs qui dictent ma conduite, si dissemblable en apparence de ce qu'elle devrait être.

Pour l'unique fois de ma vie, j'aurai un secret pour toi... c'est que ce secret n'est pas le mien.

Gaston ne se croyait pas le droit de redire, même à sa mère, ce que lui avait confié sa fiancée.

N'était-ce pas à elle seule qu'il appartenait de faire cette confidence, si elle le jugeait utile ou convenable ?

—Je te sais homme d'honneur, bon et courageux, répondit Mme Lapierre, en le serrant dans ses bras ; garde donc ton secret, mon enfant.

Pourvu que tu bénisses enfin la vie, qui a été si dure pour toi, jusqu'à présent, que m'importe le reste ?

C'est alors que Gaston avait écrit la lettre dont nous venons de prendre connaissance.

—Cette affaire est arrangée, conclut Louis Clermont, en s'adressant au faux duc. Du ce côté, plus de dangers, ni de orsintes.

Il reste la Mariquita. Il faut que je la retrouve, que je la voie ! Laisse-moi aussi arranger cette affaire.

. Tu t'en trouveras bien.

XIV

OU LOUIS CLERMONT CROIT DE PLUS EN PLUS EN LA PROVIDENCE

Louis Clermont ne flânait pas, lorsqu'il avait quelque idée en tête.

Aussi, dès le lendemain matin, partait-il à la recherche de la Mariquita.

Quels projets roulait-il dans son cerveau fécond, et comment espérait-il arranger ou dénouer une situation aussi tendue ?

Nul n'aurait pu le dire, et, peut-être, lui-même, ne le savait-il pas au juste.

Il voulait la voir, tâter le terrain, connaître d'une façon nette de quel danger les menaçait cette nouvelle complication si imprévue, prêt à se décider, suivant la circonstance ; mais résolu, à coup sûr, à ne reculer devant rien, pour parer au péril, sauver la position qu'il avait conquise, on se rappelle à quel prix.

Où pendant, jusqu'à nouvel ordre, il ne nourrissait aucun projet violent ou malveillant contre la Marquesa.

Pourvu qu'elle n'exigeât pas d'argent qui eût entamé sa part ; pourvu qu'elle gardât le secret sur le passé de Cuchillo et sur celui de Bernard l'intendant, il était disposé à lui faire toutes les concessions imaginables et à entrer en arrangements avec elle.

Sa recherche fut plus longue et plus pénible qu'il ne se l'était imaginé d'abord.

Il n'est point facile de trouver quelqu'un dans Paris, quand on ignore absolument son adresse, et qu'on ne peut mettre personne dans sa confidence.

Mais le vieux forgeron était doué d'un flair particulier et d'une sorte de divination en ces sortes d'affaires.

Puis le hasard le servit.

Il s'était dit que la Marquesa, n'ayant plus d'argent et tenant à rester inconnue, puisqu'elle poursuivait une vengeance secrète, au moment de son arrivée à Paris avait dû choisir un quartier retiré et peu fréquenté d'un certain monde, et c'est dans ce sens qu'il dirigea ses recherches.

Il savait aussi qu'elle avait avec elle un nègre, le duc de Kandos lui ayant parlé de Mono et de son rôle, lors de l'incendie du chalet habité par la créole, à Buenos Ayres.

Ce fut là ce qui le conduisit à découvrir la retraite de la veuve de Paul de Kandos.

Depuis trois jours, il parcourait Paris, étudiant surtout les rues un peu retirées, lorsque, en passant sur le pont d'Austerlitz, il aperçut un noir assez jeune, et d'aspect vigoureux et résolu.

Il le suivit, le vit entrer dans une maison de la rue Ouvier, y entra derrière lui, s'informa au près de la concierge et apprit avec joie qu'il touchait enfin au but.

—Décidément la providence continue à me faire risette ! se dit-il en riant.

Et, sans hésiter, il monta et sonna à la porte de l'appartement de Mme Dolorès de Los Rios.

Mono, car c'était bien lui, y avait pénétré quelques minutes auparavant.

—Où est la maîtresse ? demanda-t-il vivement à la Carmencita, qui était venu lui ouvrir.

—Dans son boudoir ! répondit la petite China.

—Va lui dire que je désire lui parler.

—C'est que je crois qu'elle fait sa sieste, et je n'ose la réveiller.

Il était, en effet, midi.

Il faisait chaud, et la Mariquita avait conservé l'habitude des gens de son pays de dormir une partie de la journée.

—Il le faut pourtant ! répliqua Mono.

La China n'insista pas davantage, et, marchant doucement sur la pointe du pied, elle gagna le fond de l'appartement, souleva une portière, et se trouva dans la pièce où nous avons aperçu Mariquita pour la première fois.

L'admirable créature était, en effet, étendue sur le divan que nous connaissons, vêtue d'un léger peignoir de soie, sans manches, qui moulait son corps magnifique ; mais elle avait les yeux grands ouverts, et ne dormait pas, bien qu'elle gardât une immobilité absolue.